

XYZ. La revue de la nouvelle

Il faudrait que ce soit vrai

Brigitte Caron



Number 76, Winter 2003

Demain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, B. (2003). Il faudrait que ce soit vrai. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 18–23.

Il faudrait que ce soit vrai

Brigitte Caron

Un amas de promesses lancées en logorrhée par un homme au début de l'été. Une suite de rêves enchaînés, enchaînant, une chaîne de « je voudrais », avec des « toi » qui te peignent dans le coin de sa chimère. « Je voudrais, et tu serais là pour me donner la réplique, figurante dans un moment beau. » Voilà ce qu'il te dit ; ou du moins ce que tu entends. Le décor est charmant, c'est vrai ; « La formule était grande, l'invitation, jolie », chantonnait Jean-Pierre Ferland au temps où tu croyais pouvoir trouver un homme qui saurait faire plus que parler aux femmes.

Mais tu n'y vois qu'une autre trahison annoncée, encore un début tronqué, prévisible. Du moins est-ce ce que tu redoutes. Alors que la proposition devrait te combler d'envie et de joie, c'est l'aigreur qui te vient, tout de suite. Ce goût de fiel faisandé qui te remplit la bouche a la saveur de ton cœur tanné comme du vieux cuir. « Je l'ai déjà entendue, celle-là, dans la bouche d'un autre. Et la fille de l'histoire séchait tout l'été à espérer la concrétisation de l'invitation, et elle retournait au travail à la fin, déçue de ses vacances gâchées », as-tu envie de lui répondre tout de suite.

Mais le chalet tout l'été... Si c'est vrai, c'est tentant. Ce moment inventé auquel il se saoule en cet instant, cet éclair de vie que serait un amour de vacances au grand air, tu en as tant besoin, toi aussi, après cet hiver froid et interminable dont ta frilosité ne revient pas encore... Il te semble que tu n'as pas eu chaud depuis des siècles, et cette invitation sous-entend (entends-tu bien ?) la chaleur au coin d'un feu par une nuit étoilée, et ses bras autour de tes épaules pour te donner l'impression d'être en vie ! Oh ! toi aussi, tu as envie que ce soit vrai, toi aussi, tu as le goût d'y rêver pendant les semaines qui te séparent de tes vacances. Instantanément, mille images heureuses te viennent : plonger gracieusement dans l'eau fraîche au matin et en ressortir ruisselante, épanouie, délicieusement glacée du dehors et incandescente du dedans ; te gaver de soleil tandis qu'il partirait à vélo,

et puis le suivre de loin, le dépasser en klaxonnant et rouler jusqu'à un lieu de rendez-vous — cascade ou étang de montagne égaré dans la forêt — où tu déplierais une vraie de vraie nappe à carreaux. Tu l'attendrais avec une bouteille de blanc et un pique-nique exquis. Tu aurais un chapeau de paille et les cheveux en chignon. Tu aurais revêtu une jolie robe de dentelle de coton, telle une héroïne de film français. Il arriverait, en sueur, débarquerait de sa monture de métal léger, heureux comme un homme quand il fait du sport et qu'il s'en trouve bien. Et, de fait, il serait beau quand il arriverait à toi, goûtant le sel et la poussière. Tu sourirais en le regardant se mettre nu pour plonger dans le bassin alimenté par une source de montagne. Après manger, vous feriez l'amour là, lentement, en harmonie avec le décor magnifique. Des gens arriveraient peut-être, et s'installeraient à l'écart pour faire la même chose, parce vous seriez dans l'édén, tout simplement. Vous rentreriez à la brunante, le vélo dans le coffre, ou bien de la même façon qu'à l'aller, et tu irais préparer des mets d'été pleins de légumes savoureusement frais en l'attendant sereinement. Et le soir serait semblable au précédent, pendant des jours et des jours.

C'est ce dont il te parle, au futur, comme si tout était dit. Bien sûr, il n'emploie pas les mêmes mots que dans ton fantasme au conditionnel. Il place seulement la scène, t'expliquant les alentours, situant géographiquement le scénario. Et plus tu as le goût de le croire, plus tu t'en veux d'en être incapable, parce que son histoire est trop parfaite. Si c'est vrai, si cela advient, de toutes façons, tu l'auras rêvé trop beau. Et tu devines qu'en bon sportif, il met lui-même la barre trop haut et que la réalité n'égalerait jamais la somme de vos deux imaginaires.

Tu reviens à lui après la fulgurante suite d'images qui t'a assaillie. Tu réponds : « Ce serait le *fun* », mais tu te demandes ce qu'il te faudrait faire pour convenir au rôle qu'il t'attribue, pour être à la hauteur de l'énorme responsabilité que constituent ces vacances réussies, pourtant si simples au premier abord. Tu te sens soudain très blasée, « bibitte », odieusement méfiante. La colère te vient : tu as le goût, tout à coup, de lui crever au nez

cette bulle de bonheur annoncé qu'il te brandit comme un appât, de lui expliquer par A plus B que c'est bien beau, mais qu'il ne te rappellera pas, qu'il en trouvera une autre entre-temps pour partager ses temps libres, ou qu'il pleuvra tout l'été et que vous passerez un mois et demi à vous faire chier dans le chalet, peu importe : il arrivera quelque chose pour que ça foire.

Tu es au bord des larmes, de la panique, du sabotage, de la gaffe monumentale. Que répondre ? Tu as déjà répondu : « Ce serait le *fun* », as-tu dit, attestant que tu le voudrais bien sans engager pour autant ta parole. On dirait qu'il attend quelque chose. Devrais-tu sauter en l'air et t'exclamer « Oouuuuuii ! » comme une adolescente crédule ? S'attend-il à ce que, au contraire, tu lui ries au nez afin qu'il se désengage bien vite de cette invitation étourdissement lancée ? Tu répètes, tu renchéris même : « Ce serait ben ben le *fun* ». Il te sourit à son tour, vide sa bière puis se lève immédiatement pour aller en quérir une autre, avec, à la fois, un air vaguement énigmatique qui t'effraie et une mine satisfaite qui chasse tout le romantisme de la conversation se concluant comme une affaire réglée.

Comme tu voudrais le croire ! Mais que t'ont-ils donc fait, les autres avant, pour faire de toi cette femme sèche, tremblante et sans spontanéité ? Tu savais qu'ils avaient détruit tous tes présents et sali à jamais ton passé à coups de trahisons décevantes, mais tu réalises qu'ils ont aussi entaché ton avenir. Tu songes à ce que sera ton été si ce n'est pas vrai, et tu sais que ce sera mortellement ennuyant, banal, peuplé de petits plaisirs sans grande joie. Les festivals que tu as parcourus mille fois. Montréal l'été, l'adorable cité qu'il faut fuir quand la chaleur rend fou, quand la poussière entre à pleines fenêtres, quand le bruit émanant des festivaliers devient insupportable. Du ménage de printemps ici, quelques cinq à sept sur des terrasses par là, deux ou trois randonnées, une aventure d'une nuit si tu as de la chance, et beaucoup de repos ? Quelle horreur pathétique, vivable, sempiternelle, quel pis-aller ! Il faudrait que ce soit vrai, qu'un jour, tu accordes ta confiance à un homme et qu'il en soit à la hauteur, que tu t'alimentes enfin à de nouveaux souvenirs.

Il revient s'asseoir après un long slalom pendant lequel il a salué plusieurs personnes. Tu ne sais plus comment réengager la conversation. Tu marches sur des œufs. Tu as déjà peur de le perdre, c'est clair. Tu as la terreur de dire ce qu'il ne faut pas. Tu te contentes donc de sourire, insécure. Le silence s'étire. Pourquoi serait-ce à toi de le rompre ? Pour te donner une contenance, tu uses un peu de ta séduction, tu souris des yeux, et ton corps se prend immédiatement au jeu de reconquérir le contrôle de lui-même et de ses charmes, alors qu'en fait, tout ce que tu désires, c'est t'abandonner. Tu essaies de te détendre, tu relances finalement le dialogue alors que tu t'étais juré de ne pas ouvrir la bouche en premier. Il saisit l'échange avec empressement, et tu te rends compte qu'en fait, ce moment sans parole n'était pas hostile, qu'avec cet homme, le silence mutuel est peut-être possible.

Et voilà : tandis qu'il parle avec d'autres autour de la table, toi, tu viens de te rendre compte qu'il t'a passé ses nébuleux projets comme des maladies pleines de pièges. Tu te refermes à nouveau sur ta tristesse, gardant pourtant une attitude extérieure ouverte, intéressée, charmeuse. Tout va bien, à ce détail près que tu te sens totalement fausse. Plus tu suis son regard qui revient sur toi au fil de la discussion, plus tu songes que son discours est moins garant d'avenir qu'une fuite immédiate vers un lit, maintenant ; qu'au moins il se passe quelque chose, qu'au moins ce soit vrai.

Tu es fatiguée. Ne serait-ce de cet homme, de ses belles paroles, de vos collègues de bureau qui vous scrutent, tu irais te coucher, seule et froide au milieu des draps où tu pourrais penser à lui sans la distorsion de sa présence intrigante. La soirée finit enfin — du moins la première partie — quand il t'invite à aller prendre un dernier verre ailleurs. Et voilà qu'il t'effleure une fesse dans l'ascenseur, qu'il te pousse avec une délicate fermeté contre ta voiture et qu'il se colle contre toi pour t'exprimer son désir. Et encore une fois tu as l'impression qu'il se joue de toi, qu'il t'alume pour peut-être ne jamais t'éteindre, t'éteindre ! Mais vas-tu enfin faire taire la voix dans ta tête et jouir de ce corps contre

le tien? Tu devines son sexe dressé à travers son pantalon, et ce n'est pas ça qui te gêne mais plutôt ta propre faim impudique, vorace, qui vient de s'éveiller comme un fauve. À vrai dire, tu le baiserais là, dans le stationnement, en suppliant : « Si c'est vrai, prouve-le! AIME-MOI! » Tu souris encore — complice, cette fois-ci — pour signifier que tu acceptes le geste pourtant grossier qu'il vient de poser. À nouveau, tu perçois un espace de connivence, de réception, de captation entre vous deux ; comme deux planètes qui émettent et reçoivent. Cette impression est-elle réciproque? Quels sont les signes te permettant d'y croire ou d'en douter?

Ailleurs, il y a d'autres personnes, toi, lui et une table entre vous deux. Tu te sens plus à l'aise loin des regards de gens qui vous connaissent, et tu te détends au point de trop parler — chacun son tour. Ce sont tes paroles à toi, maintenant, qui sont rationnelles et numériques. Tu lui exposes trop vite ce que tu aimes et ce que tu n'aimes pas. Tu essaies de confirmer ce que tu sais de lui. Tu es trop toi-même ; il faudrait taire l'adulte réaliste et laisser émerger la fillette joueuse que tu n'as pas été depuis trop longtemps. Pour sa part, il esquive habilement la plupart de tes questions par une pirouette subtilement éloquente. Tu le trouves intelligent. Tu essaies de le suivre sur les pistes qu'il t'ouvre et tu finis par rire aux éclats des visions que vous partagez.

Vous échangez vos adresses de courriels et vos numéros de téléphone ainsi que vos horaires des prochains jours, et il vient galamment te reconduire à ta voiture. Tu ne lui fais pas d'offre : tu sais qu'il refuserait, qu'il a tôt à faire demain matin. Mais arrivée à ton auto, soudain, tu as besoin d'une confirmation, d'un pacte, aussi minime soit-il. Et c'est là que tu lui ordonnes : « Embrasse-moi! » Il refuse. Tu l'en conjures : « Embrasse-moi... », et il ne résiste plus. Mais il ne pénètre pas ta bouche tout de suite : il te l'ouvre avec ses lèvres, il touche ta langue avec la sienne, sans insistance, avant que d'unir complètement vos bouches d'un mouvement de tête. À cet instant, tu entrevois très lucidement le genre d'amant qu'il peut être, et tu souris encore. C'est lui qui dit : « Je t'appellerai demain. » Il n'y a rien à faire, tu

ne le crois pas, mais comme tu le souhaites ! C'est toi qui le repousses en lui lançant un « bonsoir » mi-narquois, mi-aguichant, remplaçant les mots indicibles qui te traversent l'esprit.

Tu montes dans ta voiture, il part à pied, et tu t'en vas attendre qu'il revienne dans ta vie. Pourvu que ce soit vrai.